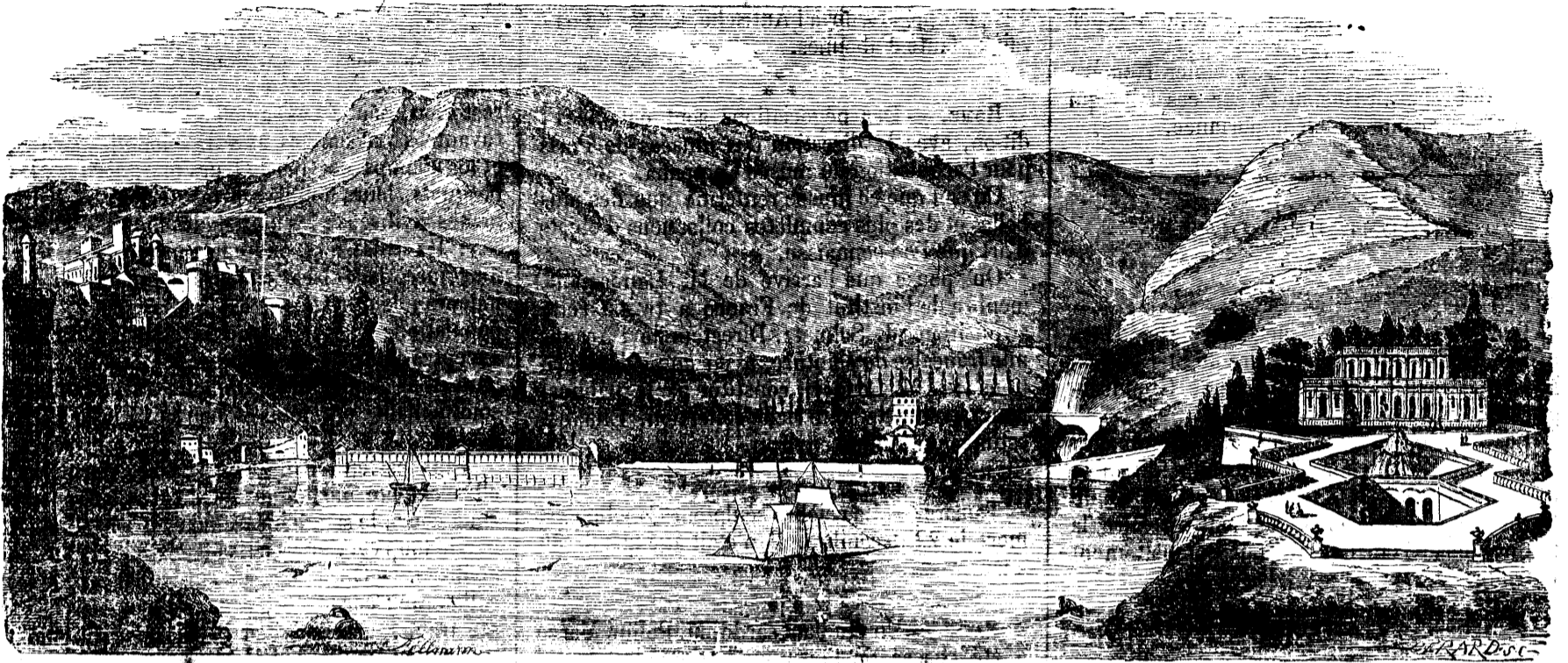


Epruvée

L'ÉDÉN



BEAUX-ARTS

JOURNAL DE MONACO

PROCEDE

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES
(UN NUMÉRO : 15 CENTIMES.)

ABONNEMENTS :	
UN AN	42 francs
SIX MOIS	6 »
TROIS MOIS	3 »

POUR TOUT CE QUI CONCERNE
LA RÉDACTION ET L'ADMINISTRATION DU JOURNAL
S'adresser, franco, à M. EUSÈBE LUCAS, Rédacteur-
en chef et Gerant, à Monaco (Principauté).

ANNONCES	25 cent. la ligne
RÉCLAMES	50 »
FAUX MONACO	1 franc »

Monaco, le 9 Janvier 1859.

L'entrevue à Nice du Grand-Duc Constantin et de S. A. le Prince Charles a donné, comme nous l'avions prévu, naissance à diverses conjectures.

En outre de la version de la *Gazette de Nice* que nous avons reproduite et que plusieurs journaux ont accréditée, d'autres feuilles italiennes prétendent que l'Empereur Napoléon aurait pris lui-même l'initiative d'un arrangement avec le Piémont au sujet de Menton et de Roquebrune et que le Grand-Duc Constantin aurait été chargé d'y faire consentir le Prince de Monaco.

Nous avons envisagé ailleurs les dangers de la position des villes de Menton et Roquebrune pour elles-mêmes ; ne constatons ici que la manie de certains publicistes de vendre et d'acheter des Provinces, des Etats, comme s'il s'agissait de soie, de sucre, de café ou de coton. Le *Courrier de Lyon* en a fait bonne justice. A l'*Opinion* qui conseillait à l'Autriche de vendre au Piémont ses provinces italiennes, il a indiqué à son tour un moyen plus radical encore de calmer la péninsule :

« Ce moyen, dit-il, consisterait dans l'acquisition des Etats-Sardes par l'Autriche elle-même. Elle aurait même sur la précédente l'avantage d'être plus conforme aux vraisemblances. Le rôle d'acquéreur convient en effet mieux à celui qui dispose des plus grandes ressources et des plus forts capitaux qu'à celui dont les facultés financières sont moindres.

» Nous ne répondons pas cependant que cette

idée soit fort goûtée au delà des monts, surtout par les ministres de S. M. sarde. Quoi qu'il en soit à cet égard et quoi qu'on puisse penser de ces projets d'annexion à prix d'argent, nous croyons que la France serait parfaitement en droit de se prévaloir de ce précédent vis-à-vis du Piémont pour demander à acheter la Savoie qui a été jadis comprise dans ses limites, et dont la population est française par ses mœurs, par son langage et surtout par ses aspirations.

» Nous ne voudrions cependant pas que nos lecteurs prissent trop au sérieux ces diverses hypothèses. Ce que nous entendons faire comprendre en les mettant en avant, c'est que, dans les annexions de territoire, dans les remaniements de frontière et dans la constitution géographique des Etats, il y a autre chose que des questions d'argent et que la matière d'un commerce. Ces sortes d'affaires se compliquent de considérations politiques et sociales, de positions stratégiques, des justes exigences de l'orgueil national et de la dignité des peuples. Serait-ce la peine d'avoir proclamé l'abolition de l'esclavage des noirs et du trafic qui reposait sur cette base, pour établir en Europe le trafic des peuples policés dont les gouvernements se transporteraient réciproquement la possession moyennant un prix débattu, comme s'il s'agissait d'un troupeau de bêtes de somme et sans avoir égard à leurs mœurs, à leurs convenances et à leurs vœux ? »

Nous n'avons rien à ajouter à ces idées qui militent en notre faveur. Elles sont justes et saines ; elles rejettent la question sur un terrain d'où l'envie et le droit du plus fort n'auraient

pas dû la tirer. — Il n'y a pas de petite nationalité ; ce n'est pas l'agglomération des individus qui constituent la force du droit des gens ; et si le Prince Charles voulait user du celui du pays qu'il représente, ce ne pourrait être qu'en vue de négociations qui favoriseraient son développement et augmenteraient son importance.

Comment se fait-il donc que le Piémont, qu'un pays où les idées libérales ont d'hier leur essor, où le sol à peine débarrassé d'institutions arriérées est jonché d'idées nouvelles, où la famille, l'armée, toutes les associations, recueillent les bénéfices naissants de généreux privilèges, qu'un pays enfin où tout tressaille encore au souvenir de ses libertés conquises, se préoccupe si opiniâtrement d'une question en désaccord avec elles, et persiste dans un soi-disant séquestre qui n'est autre chose, au fond, qu'une spoliation anticipée ?

EUSÈBE LUCAS.

Des troubles viennent d'avoir lieu à Menton. Depuis quelques jours, le bruit que de nouveaux impôts allaient être établis, s'était répandu et avait causé une grande agitation. Le Lundi, 3 Janvier, de nombreux rassemblements se formèrent et parcoururent les rues en poussant les cris A bas les Sardes ! A bas le Conseil ! Vive le Prince !

La maison du Syndic fut envahie par la multitude dont les Chefs lui présentèrent une adresse revêtue de plus de 600 signatures et ayant pour but de protester au nom de Mentonnais contre la conduite du Conseil Municipal.

Pendant toute la soirée la foule se livra dans la ville aux mêmes manifestations tumultueuses, et il fallut l'intervention énergique des gendarmes et de la Troupe Sarde pour dissiper les rassemblements.

Nous donnerons dans votre premier Numéro des détails plus circonstanciés sur ces faits qui peuvent avoir une grande importance.

CHRONIQUE LOCALE

Par Ordonnance du 31 décembre, le Prince a nommé Chevaliers de l'Ordre de St-Charles, M. le Lieutenant Colonel, Vicomte de Grandsaignet M. le Docteur Chevalet.

Les travaux de réparations des dommages causés à la Caserne, lors de l'Incendie du mois de Juillet dernier, ont été repris par le Génie Sarde; on s'occupe en ce moment à refaire la toiture de la Chapelle qui était complètement détruite.

BULLETIN D'ITALIE

NICE. — M. le comte de Chambord vient de faire remettre une somme importante à la Société de bienfaisance instituée en faveur des français malheureux.

Le 10^e numéro des Guêpes d'Alphonse Karr, qui est paru cette semaine, contient le Poème en deux vers suivant :

Lamartine et la France auront fait un Homère;
L'un fournit le génie et l'autre la misère.

Levassor est à Nice et se propose d'y donner des soirées bouffes publiques.

Des travaux préliminaires (chemin de fer de Toulon à Nice) vont commencer à l'Estérel. Ils ont pour but une appréciation nouvelle de la dépense à faire pour l'établissement de trois tunnels nécessaires en cet endroit.

GÈNES. — Le Grand-Duc Constantin a quitté la ville pour se rendre à Palerme. — Le Baïan est parti de Villefranche pour cette dernière ville.

CHAMBÉRY. — On s'occupe activement de l'organisation d'un cercle public de lecture.

MILAN. — M. L. Fortis, rédacteur du *Panorama* a reçu l'ordre de partir pour Trieste sa ville natale dans les 24 heures. Deux commissaires de police ont fait une perquisition sévère dans ses papiers. M. Martinez, directeur de la police, lui a signifié par ordre de la police de Vienne, la suppression de son journal, ainsi que celle du *Pangolo*. L'imprimerie Radaelli où s'imprimait le *Panorama*, a été fermée. Un article de M. Fortis intitulé *Il Plutonetto*, est la cause de cette violente mesure.

La veïle, dit *Il San Giorgio*, au théâtre du Roi, un dame a reçu l'ordre de quitter sa coiffure, parcequ'elle se composait d'un camélia,

d'un feuille verte et d'un noëud rose, trois couleurs révolutionnaires!

La *Bilancia*, un des journaux les plus connus pour appartenir à l'Autriche, a cessé de paraître, faute d'abonnés.

ROME. — Des négociations sont entamées, dit-on, avec la direction des musées de Paris pour l'acquisition du musée Campana.

On sait que ce musée renferme une des plus belles et des plus complètes collections d'objets d'art que l'on connaisse.

On pense que l'arrivé de M. Lenormant, membre de l'institut de France a trait à cette acquisition. M. Schnetz, Directeur de l'Académie française de peinture, a eu aussi des relations avec M. Benucci, constitué par le tribunal pour la vente de cette riche collection. Elle est estimée un million environ.

TRIESTE. — Le célèbre sculpteur Capolino est mort le 22 décembre. Il n'était âgé que de 30 ans.

PAVIE. — Un étudiant sarde, M. Pollini Marco a été chassé de l'université et expulsé du royaume lombard-vénitien pour avoir donné un soufflet à un officier autrichien.

Le commissariat de police vient de prescrire aux étudiants n'ayant pas leur domicile de famille dans la ville, de la quitter dans le délai de huit jours.

MODÈNE. — Des troubles ont eu lieu depuis l'installation d'un garnison autrichienne permanente. Des soldats ont été poursuivis à coup de pierres et de bâton par le peuple.

SALUCES. — Le conseil communal de cette ville a décidé que la maison où est né Silvio Pellico porterait l'inscription suivante en lettres d'or sur sa façade: *Qui è nato Silvio Pellico*. Des démarches vont être faites en outre pour rapporter les cendres du poète qui reposent dans la nécropole de Turin.

La colonie italienne de Lima vient de faire paraître dans cette ville un Journal sous le titre de *L'Italiano*.

Correspondance particulière de l'Eden.

Wagon des bords du Rhin, grande vitesse

Il est mort ce cher an de grâce 1858, nous l'avons enterré entre deux champagnes et un pleurs, au chant du *Dies iræ* de Pergolèse; s'il eut vécu un jour de plus, nous entonnions le *Miserere*, ce n'est pas que la joie nous fasse peur, selon l'expression d'une charmante et spirituelle créature, justement regrettée, mais elle n'est que l'exubérance du plaisir — le plus dangereux des traitres — conduisant au délire alors que, vous le chérissez davantage, et vous assassinant par l'excès de l'amour qu'il vous inspire; telles sont les joies du monde, dirait papa Veillot et du demi-monde ajoute Dumas, fils du chevelu. C'est ça qui nous arrive, nous sommes moribonds sous le faix de nos délirantes folies rhénanes et nous fuyons, train express,

le refait de la température, les pluies qui mouillent et les stalactites qui naissent audacieusement sur nos barbiches étonnées. Les femmes aussi fuyent les brises froides qui s'insinuent irrévérencieuses et qui donnent des paralysies aux genoux ou ailleurs; pourquoi d'ailleurs resterions nous? Les camélias aux belles ruches tuyautées ont émigré avec le soleil; les jardins et les champs ont perdu leurs marguerites; les bosquets, leurs feuillages mystérieux et leurs biches civilisées; les bois, leurs mobiles voluptés; les ruisseaux ont également perdu leur murmure, les oiseaux, leurs sympathies; les joueurs, leur argent, les basses-cour, leur population; la vie est donc devenue impossible, exceptés pour les marmotes, les sauriens, les hannetons, ou autres animaux raisonnables, sommeillant six mois sous la calvitie de la nature.

Vous parlerai-je de nos chasses dernières, elles ont été mirlifiquées et du dernier réussi: On a couru le sanglier farouche et barbu, ainsi que le loup cervier — ce Nana-Saib de l'Europe civilisée. — On a surtout cultivé le cerf et ses collatéraux cornifères, sans trêve ni merci, il a été traqué, poursuivi et battu, pendant que la gazelle au petit pied, la bécasse affolée et la prudente poule d'eau, conronnaient la hardiesse matinale du chasseur à l'affût.

Vous comprendrez bien, mon cher correspondant, qu'après avoir ainsi tout effeuillé, moissonné, savouré et perdu, l'aristocratie thermale émigrant vers Paris, doit au moins y passer une quinzaine avant les pérégrinations vers le sud, auxquelles votre climat et vos jeux nous convient; c'est une étape nécessaire au confort de l'esprit de l'escarcelle et de la mode dont la fashion frileuse s'appête à vous porter les prémices.

N'allez pas croire sur cela, que les provinces rhénanes veulent abdiquer, seulement pour un jour, leur sceptre splendide et mondain, au contraire; elles font de Cannes, Nice et Monaco, leurs serres chaudes, leurs jardins d'hiver, où seront conservés loin des frimats, fraîches, roses et blanches, toutes les fleurs qu'elles leur confieront pendant la froide saison, depuis le Capricorne jusqu'au Bélier, trimestre pendant lequel on ne voit ici que des hommes couverts avec la peau des bêtes.

Vos bains d'hiver s'empareront définitivement de la mode, toutes les causeries des derniers mois et les jalouses critiques des nouvellistes tudesques, ont été pour vos contrées privilégiées. Je me tais sur les projets de nos élégans, vous les verrez éclore sous les feux continus de votre splendide calorifère; mais il y a eu aussi les causeries de la diplomatie, que je puis vous renarrer: Les russes sont aux anges, ils ont un bain de plus! un joli petit bain, où ils feront le lézard sous les orangers, à la grande colère de l'Autriche qui prétendrait au monopole de ce genre d'établissement, si Naples n'existait pas. Tous les dignitaires Pétersbourgeois visiteront cet hiver, ce futur Sébastopol, destiné à faire disparaître la Méditerranée dans son sein, avec le Lloyd par dessus le marché et Monaco pour dessert: Nice, Villefranche et Monaco, siffle l'aigle noir, c'est notre trigynie maritime, avec elles nous pouvons nous passer de Cannes!

Halte-là, dit Albion, par l'organe du *Times*! Croyez-vous donc Burgraves Caucassiens, pouvoir dissimuler l'audacieux testament de Pierre-le-Grand, sous le noir charbon que vous prétextez à Villefranche? Ouvrez le dictionnaire, cherchez Léviathan, il vous répondra: *Monstr*

marin, prophétisé par la Bible » et vous aurez l'énigme de cette construction phénoménale du génie britannique qui est encore une œuvre incomprise pour toutes les puissances maritimes du globe. Et maintenant que le secret national m'est échappé, vous saurez qu'aussitôt la première coquille russe, mouillée à Villefranche, le Léviathan sera là, avec ses cinq mille canons et ses quarante chaudières d'huile bouillante ; il sera monté par ses propres actionnaires, hommes crédules, mais furieux et déterminés, n'ayant plus rien à perdre. — Son amiral est le directeur du *Times* ; le monstre sera embossé Nord et Sud, entre la petite Afrique et la grande, ses bouches armées sur *Villafranca la bella*, le nez affourché au Port d'Hercole, la poupe braquée sur Nice, avec bractées général, musique et fanfares, mâches allumées pour faire trembler les Sardes, danser les Russes et sauter la banque de Monaco !

Par disponibilité de fonction, le câble transatlantique sera employé comme auxiliaire au transport sur la corde raide, des ours blancs de terre neuve qui, chargés par de fortes piles, arriveront non moins furieux que l'amiral *Timesborough*, faisant de leurs queues autant de comètes incendiaires et vomissant l'électricité par tous les poils.

L'Autriche qui porte le Piémont en scapulaire, expédie aussi une escadre dans la Méditerranée pour admirer les armées navales Russo-Sardes, dans leurs promenades sentimentales, afin de voir si le printemps s'avance, sur l'air de la Marseillaise, musique de Verdi.

Vous voyez donc, que les Russes et les Anglais, entr'aidés d'Autrichiens ne vous manqueraient pas cette année ; mais des nouvelles plus intéressantes m'arrivent concernant votre Principauté, elles me sont données sous secret, je vous les confie au même titre :

Il paraît que dans un conciliabule premier, tenu à l'Hôtel Victoria de Nice, entre les représentants des plus grands puissances, tous arrivés là incognito, à la même heure, des quatre points du globe ; il aurait été décidé que le Comté de Nice qui est une anomalie topographique pour les Etats-Sardes et un embarras dans certaines cas, serait enfin définitivement annexé à la Principauté de Monaco, qui le désire depuis longtemps. Par le même traité, Nice recouvrerait ses franchises perdues ; M. Gladstone passerait les îles Ioniennes à la Grèce, qui les désire aussi ; la Principauté abandonnerait Menton aux Anglais, et le Château de Roquebrane aux autorités fiscales de Nice, comme compensation à la bienveillante sollicitude qu'elles portent aux relations internationales maritimes. Quant au Gouvernement Piémontais, on assure que l'Empereur de la Chine a enfin vaincu sa résistance ; le Shah de Perse, qui désire poser sa griffe sur ce traité d'amour, le gratifie de son amitié, mais en outre, le Grand Mogol a senti ses entrailles Chinoises s'émouvoir et il confère au Ministère Sarde, un rang élevé parmi les Princes de l'Empire du milieu, en le décorant de l'ordre de *Fish-tofng-Kan* la queue horizontale.

Les cuisiniers du Palais secevront en indemnité la somme de Cent-cinquante francs. C'est logique.

Pends-toi brave Cabet, ton *Xcarie* n'était qu'une perfide crinoline, auprès de la Question épineuse qui vient d'être résolue, sans fruster les intérêts de personne : la Méditerranée retrouve le phalantère universel, où tous les peuples devenues communistes, parleront le pié-

montais et s'engraissent du macaroni national à une commune gamelle. Un seale dièze apparaît à la clé de notre épopée ; Tout cela s'est fait en dehors du Prince de Monaco ! Acceptera-t-il ?

A. S.

LE PRÉLUDE

Dès qu'elle commençait, je l'écoutais pensif :
Et j'entendais, d'abord, les notes empressées
S'enfuir sous ses doigts blancs, comme un essaim de fées
Surprises dans le bain par un pâtre craintif.

Puis elle reprenait un air lent et plaintif ;
C'était comme les voix, que la mort a glacées,
Des vierges, qui, la nuit, les mains entrelacées,
Dansent dans leur linceul, sous un sombre massif.

C'était un chant d'amour inondé d'harmonie....
On les vagues desirs, d'une âme de seize ans,
Eclat au doux soleil du printemps de la vie.

Mon cœur s'abandonnait à cette rêverie,
Sans se douter, hélas ! qu'à ces divins accents
Il s'enivrait d'amour, la souffrance infinie....

LUCIEN LAMBERT.

BALZAC EN PANTOUFLES.

La maison des Jardies. — Détails topographiques et autres. — Balzac architecte. — Histoire véritable d'un escalier qui a fait parler de lui. — Aménagement idéal. — Les sonnettes et les domestiques invisibles.

L'opinion du monde n'affectait guères Balzac. Après une bordée des journaux, il rentrait aux Jardies avec des provisions de gaieté et de philosophie qu'il jetait sur la table autour de laquelle nous l'attendions quelquefois jusqu'à neuf heures pour dîner, mais où nous dinions souvent aussi sans l'attendre.

Les deux résidences où il a laissé les souvenirs les plus vifs de ses habitudes sont la petite maison de Passy, dans la rue Basse, et les Jardies, petite et maussade propriété qu'il avait achetée, à Ville-d'Avray, je ne saurais trop dire à quelle époque, et qui lui coûtait d'autant plus cher qu'il la payait toujours. Il n'y a pas de poème indien ou chinois qui contienne autant de vers que cette campagne des Jardies a dû représenter d'enemis pour Balzac. Et l'on peut dire que, s'il y a vécu, pensé et travaillé plusieurs années, il ne l'a jamais positivement habitée. Il y était plutôt campé que logé. Était-ce bien un logement sérieux que ce chalet aux volets verts où n'est jamais entrée l'ombre d'une commode, où n'a jamais été accroché un semblant de rideau ? La véritable habitation des Jardies était celle qui existait dans le même enclos, à vingt ou trente pas de la sienne, habitation à peu près possible où, je ne sais trop dans quelle pensée de pudeur, il avait déposé quelques-uns des beaux meubles qu'il avait rue des Batailles et sa riche bibliothèque. Madame la comtesse de V... habitait alors, avec sa famille ce pavillon tout à fait sans valeur comme architecture. Le fameux pavillon des Jardies fut bâti par Balzac juste en

face de cette insignifiante maison. Quoique le terrain en cet endroit ait une mine assez agreste, il offre tant et tant d'inconvénients, qu'on se demande le motif pour lequel Balzac l'avait choisi. Il ne penche pas, il tombe sur la route qui va de Sèvres à Ville-d'Avray.

Il serait, je crois, difficile à un arbre de quelque dimension de prendre racine sur un sol aussi diagonal. Les peintres décorateurs de théâtre ont le droit de le trouver extrêmement original, mais il est furieusement antipathique au plaisir de la promenade. Les jardiniers-architectes, sous la direction fantasque de Balzac, ont dévoré des mois entiers pour soutenir à force d'art et de petites pierres, tous ces plateaux successifs, toujours disposés à descendre gaiement les uns sur les autres, à la moindre pluie d'orage. Je les ai personnellement vus occupés à rétablir ces jardins suspendus, renouvelés de ceux de Sémiramis. C'était leur désespoir.

Je me souviendrais longtemps de l'étonnement dans lequel tomba l'acteur Frédéric Lemaître le jour où, pour causer avec Balzac de la mise à l'étude de *Vautrin*, il s'était rendu aux Jardies. Pour arrêter ses pieds, qui fuyaient sous lui, il les fixait à l'aide de deux pierres, absolument comme on le ferait pour équilibrer un meuble sur un parquet inégal. Quand il reprenait sa marche il éloignait les pierres, ou les gardait dans sa main, afin d'en faire le même usage plus loin. Le manège était de plus divertissant à observer. Balzac seul conservait sa placidité de propriétaire au milieu de ces glissades perpétuelles. Il possédait, du reste, à un suprême degré la rare qualité de ne pas paraître prendre aucun part à ce qui se passait autour de lui. Il eût déconcerté un coup de tonnerre. On le devinait sans peine, un terrain aussi difficile à fertiliser, à cause de ses inquiétudes ne devait pas offrir un luxe d'ombre au front des promeneurs. Il n'offrait aucune ombre. Peut-être a-t-il, depuis cette époque déjà assez éloignée, gagné en consistance et en végétation. Mais alors, grand Dieu ! je ne voyais guère à lui comparer que le versant du pic de Ténériffe.

Pourtant un seul arbre, nous devons le dire, un arbre acrobate, un noyer d'assez belle venue, était parvenu à prendre pied sur cette pente périlleuse. Sur un plateau de quelques mètres il avait assis sa domination isolée. Si nous en parlons un peu tard, c'est qu'il n'avait pas toujours appartenu à Balzac. La comtesse de Sèvres, par un étrange partage de terrains, l'avait distrait à son profit de la totalité des Jardies. Enfin Balzac possédait les Jardies Sèvres, le noyer Canoyer est toute une amusante histoire à raconter, ou plutôt une comédie. Mais, comédie ou histoire, nous y reviendrons.

Quelques lignes des Mémoires de Saint-Simon décidèrent Balzac, en quête d'une localité rurale, en faveur des Jardies. Dans le temps où Louis XIV habitait Versailles, les courtisans plantèrent à l'envi leurs tentes autour de Saint-Cloud, de Meudon, de Luciennes, de Sèvres, de Ville-d'Avray et de mille autres comme mes voisines ou à peu près voisines de Versailles. Les Jardies sortirent alors de leurs boues jaunes et perpendiculaires. Puis les mauvais jours de la monarchie vinrent, et les Jardies disparurent. Balzac voulut restaurer un morceau de ce passé peut-être imaginaire ; imaginaire du moins quant à la topographie. Car était-ce bien là qu'étaient les Jardies ? J'ai entendu retentir bien des doutes à cet égard. Sèvres et Ville-d'Avray ont toujours dénié à Balzac les Jardies ; ils ne disaient jamais que les vignes de M. Balzac.

Quoi qu'il en soit, Balzac avait à peins fait construire les murs extérieurs et poser la porte pleine à doubles battants verts, qu'il faisait graver en lettres d'or, dans une plaque de marbre noir placée sous la sonette : LES JARDIES.

La porte était posée et roulait sur ses gonds bien avant que s'élevât la maison même dont elle défendait l'entrée. La construction de cette maison a longtemps défrayé l'esprit caustique des Parisiens, toujours à l'affût des faiblesses d'un homme supérieur. La faiblesse de Balzac était grande à l'endroit de la maçonnerie. Il ne faut pas oublier, non pour l'excuser, car le goût de bâtir est fort respectable, que c'était, à cette époque là, son unique plaisir, sa seule manière de se reposer des ferts travaux d'esprit dont il se surchargeait. On a prétendu qu'en dirigeant lui-même avec un despotisme sans concession la construction du pavillon des Jardies, il avait oublié l'escalier. Qu'il admit aucun conseil, aucune observation, aucune critique venue de son architecte ou de ses maçons, c'est là un fait que nous attestons ; mais qu'il a négligé de commander l'escalier dans l'ordonnance intérieure de la maison, et qu'un beau jour, maçons et architectes soient accourus à dire :

— M. de Balzac, la maison est finie, que voulez-vous que nous fassions l'escalier ?

C'est là un seronil fait qui exige, dans la mesure de son importance, une explication. Balzac rêvait pour ses Jardies des pièces spacieuses, carrées, prenant jour à plaisir par les quatre côtés de la façade. Or, dans les plans de l'architecte, ce mince escalier devait occuper la tierce d'une pièce, la moitié d'une autre ; il

défigurait le dessin créé par le crayon poétique de l'écrivain. On avait essayé de le réduire, de le tordre, de le releguer aux angles du bâtiment, — d'un bâtiment malheureusement trop exigü pour prêter de l'espace ; — cemaudit escalier venait toujours tout gêner. Les maçons jetèrent leur plâtre vers le ciel, l'architecte cassa les branches de son compas. Ce fut dans un de ces moments de lutte avec les asperités du problème, que Balzac eut se dire : « Puisque l'escalier veut être le maître chez moi, je mettrai l'escalier à la porte. » Ce qu'il fit. Ses appartements s'étalèrent alors sans obstacle, sans autres limites que les quatre murs ; et la cage de l'escalier fut construite, après coup, contre la façade extérieure, en punition de ses prétentions fastidieuses. Balzac aurait pu objecter qu'en Hollande et en Belgique des villes entières sont construites dans ce système naïf, portant leur escalier au dos comme une hotte ; il dédaigna toujours de s'expliquer là-dessus.

Il résista ; l'escalier en a-t-il fait autant ? a-t-il résisté ja qu'ici aux froides et humides nuits de notre belle France ? Je l'ignore. Au surplus, il serait inexact de dire que le pavillon des Jardies est tout à fait dépourvu à l'intérieur de la commodité si incommode des escaliers. Il en a quelques-uns de second ordre, conduisant assez directement où l'on veut aller et pour la partie desquels Balzac projetait le revêtement de palissandre et la livrée de velours amarante.

Ce qu'il projetait pour les Jardies était infini. Sur le mur nu de chaque pièce il avait écrit lui-même, au courant du charbon, les richesses mobilières dont il prétendait la doter. Pendant

plusieurs années, j'ai vu ces mots charbonnés sur la surface patinée du stuc :

*Ici un revêtement en marbre de Paros ;
Ici un stylobate en bois de cèdre ;
Ici un plafond peint par Eugène Delacroix ;
Ici une tapisserie d'Aubusson ;
Ici une cheminée en marbre cipolin ;
Ici des portes, façon de Trianon ;
Ici un parquet-mosaïque formé de tous les bois rares d'iles.*

Ces merveilles n'ont jamais été qu'à l'état d'inscriptions écrites au charbon. Au reste, Balzac permettait la plaisanterie sur cette amablement idéal, et il rit autant, et plus que moi, le jour où j'écrivis en plus gros caractères que les siens dans sa chambre même, aussi vide que les autres chambres :

ICI UN TABLEAU DE RAPHAËL, HORS DE PRIX, ET COMME ON N'EN A JAMAIS VU.

La seule chose qui ne manquait pas aux Jardies, c'étaient les sonnettes ; elles étaient invisibles et elles abondaient ; mis on avait beau les agiter, peu de domestiques accouraient au bruit.

LÉON GOZLAN.

Tous les ouvrages Français et Etrangers dont il est envoyé deux exemplaires à la rédaction, sont annoncés dans le journal : un article spécial leur est consacré s'il y a lieu.

E. LUCAS, Rédacteur — Gérant.

Imp. L. Peleraux à Monaco (Principauté)

BAINS DE MONACO

SAISON D'HIVER

Journaux de tous pays

PRÈS NICE

entre GÈNES et MARSEILLE

OUVERTS
TOUTE L'ANNÉE

Fêtes, Bals, Concerts.

Le climat exceptionnel de Monaco, ses orangers, ses citronniers, ses palmiers, ses aloès en plein champ, sa proximité de la belle ville de Nice, rendez-vous d'hiver de la haute aristocratie, en font un délicieux séjour.

LES BANQUES DE TRENTE ET QUARANTE ET DE ROULETTE

sont posées en permanence de 11 heures du matin, à 11 heures du soir à un capital considérable,

avec le demi refait seulement au 30 et 40 et un seul ZÉRO à la Roulette,

Ce qui donne un avantage de 50 pour cent sur Baden, Spa, Ems, etc.

Un orchestre d'artistes de Paris sous la direction de M. HERMANN se fait entendre deux fois par jour dans les salons de la place du Palais.

ITINÉRAIRE : Chemin de fer de Paris à Marseille ; de Marseille à Nice, par le bateau à vapeur tous les mercredi et samedi, ou par les Messageries impériales et générales deux départs par jour.

Tous les jours à 8 heures du matin départ de l'Omnibus de Nice à Monaco. — Retour à Nice le même jour à 5 heures du soir. S'adresser aux Messageries Générales, Hôtel des Etrangers.